

DRAWING
LAB

Livret de visite

28.05
-06.09

Amélie Barnathan
Tamaris Borrelly
Marguerite Canguilhem
Dana Cojbuc
Antoine Conde
Camille Demirian
Louise Dumas
Camila Eslava
Baptiste Filippi
Clara-Louise Hoffsaes Babadjian
Thibaut Huchard
Justine Joly
Boryana Petkova
Merlin Rogeat
Adjti Titus

Une fenêtre contre le temps

Commissariat Claire Luna

Une fenêtre contre le temps

Au fil des pratiques que je rencontre à la Drawing Factory II, un déplacement s'opère. Les œuvres ne se donnent pas dans un rapport frontal au monde, à ses conflits, à ses urgences. Elles semblent se tenir à distance des bruits du monde — non pas dans une forme d'indifférence, mais depuis un autre régime d'attention. Ce qui apparaît, ce sont des recherches formelles, des économies de moyens, des gestes parfois discrets, d'autres plus agités, mais qui refusent pour la plupart l'injonction à produire un discours explicite. Ce calme, loin d'être une absence, devient une position, peut-être même une condition.

Refus de la saturation, du spectaculaire, de l'immédiateté. À la place, des formes qui n'attaquent pas, mais qui tiennent, qui ouvrent des zones d'échanges à plus ou moins basse fréquence. Certaines pratiques, plus directement engagées, ne contredisent pas cet état — elles le traversent autrement. Elles rappellent que se tenir à distance des bruits du monde ne signifie pas s'en extraire totalement, mais inventer d'autres manières d'y prendre part, sans reconduire ses régimes de violence ou d'épuisement.

Ici, le dessin est envisagé dans son sens élargi — non comme une catégorie à définir ou à discuter, mais comme une donnée, une ligne de départ, une coordonnée commune. Qu'il soit central ou non dans les pratiques, qu'il prenne la forme d'un trait, d'un film, d'un espace ou d'un geste, il informe les œuvres de manière directe ou indirecte, dans une acception élargie que l'on pourrait rapprocher de celle formulée par Rosalind Krauss à propos de la sculpture.

Ce déplacement fait écho au contexte même de la résidence. Pendant six mois, dans le cadre de leur résidence à la Drawing Factory, les artistes ont partagé un immeuble au 61 rue de Richelieu. Ils y ont travaillé, mais aussi cohabité, traversé des espaces communs, occupé des temporalités multiples. Résider ne désigne pas seulement une condition de production, mais une manière d'être là, ensemble. Les expériences ont été diverses — parfois solitaires, parfois poreuses — mais persistait la conscience de l'autre, de l'autre côté du mur.

L'exposition prolonge cette expérience et opère un déménagement partiel. Les œuvres habitent désormais le Drawing Hotel pour une durée de trois mois, en y choisissant leur place : le lobby, le patio, la terrasse, la librairie, le café, les circulations, et le sous-sol, qui reprend son statut, notamment en accueillant une salle de fermentation. Un journal intime se déploie et se partage dans le lobby. Des gestes apparaissent, parfois fugitifs — un pain confectionné et servi de manière aléatoire, une chambre habitée ponctuellement. Autant de formes qui déplacent les usages et troublent les seuils entre espaces publics et intimes.

Ce déménagement ne produit pas un refuge. Il permet d'ouvrir des conditions respirables.

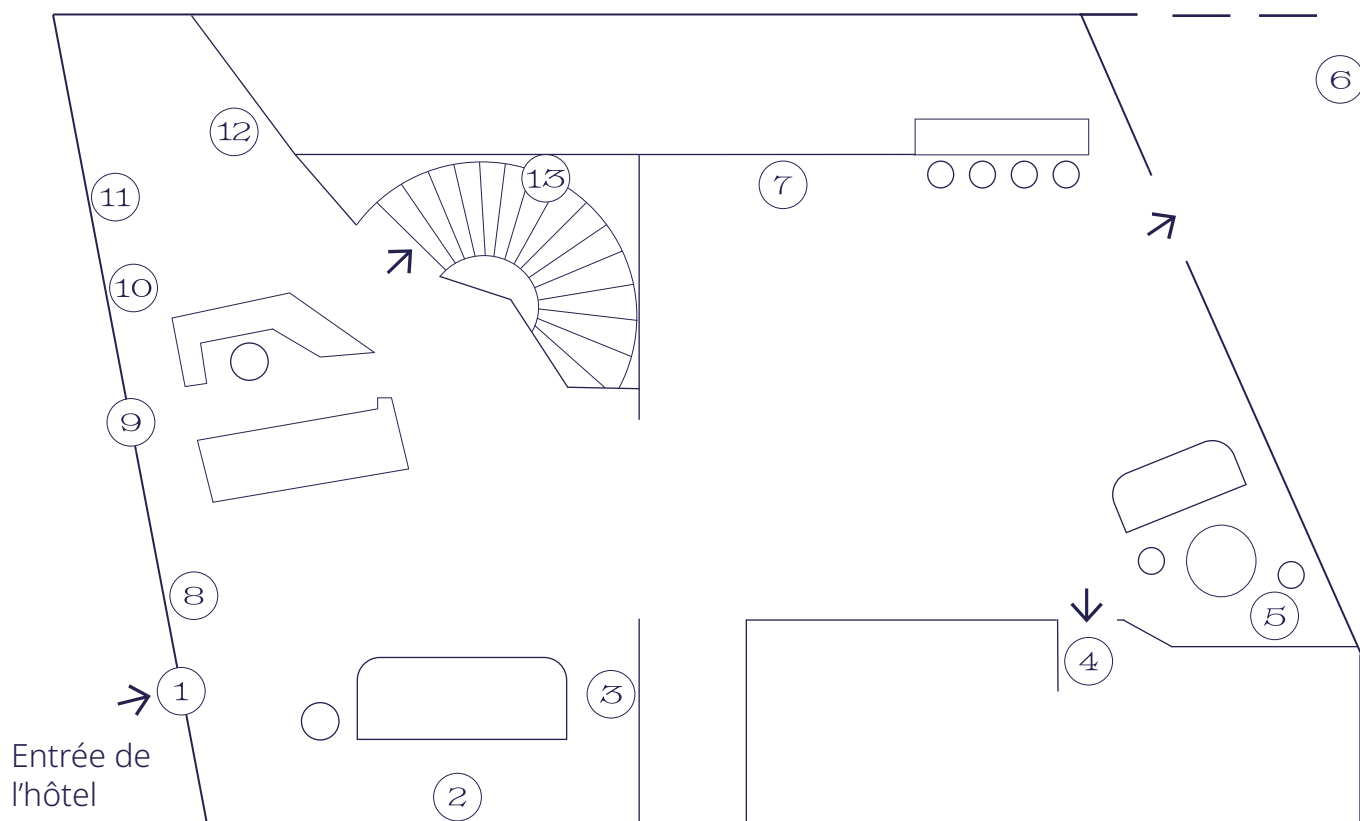
Claire Luna

Commissaire de l'exposition

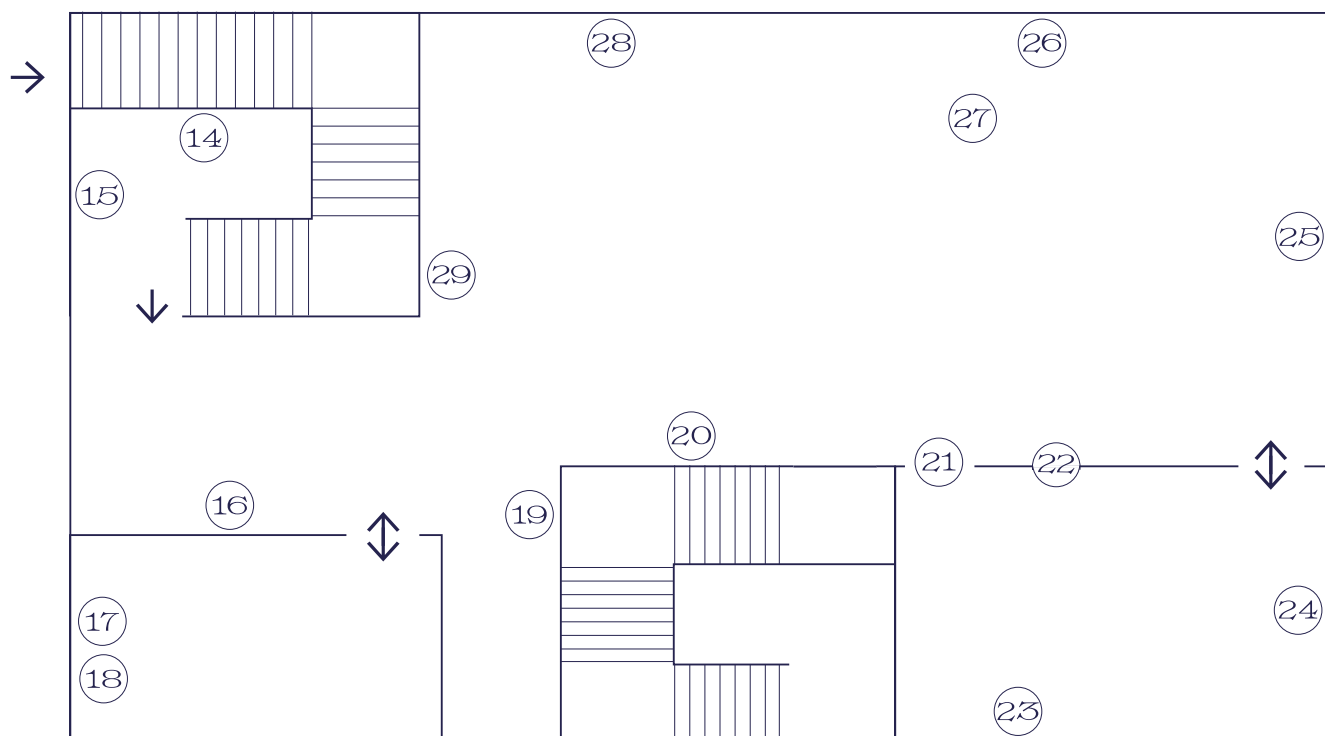
« Ma reconnaissance va tout particulièrement à Chedly Atallah, ainsi qu'à Jean d'Amérique, Zohreh Zavareh, Amir Youssef et Mara Montanaro, pour leurs conseils, leur présence et leur soutien. »

Plan de l'exposition

Rez-de-chaussée



Sous-sol



Rooftop

30 & 31

L'exposition *Une fenêtre contre le temps* continue au 6^e étage
Ouvert du mardi au samedi, de 17h à 23h

① **Thibaut Huchard**
Une fenêtre contre le temps. Sur cette porte d'entrée, extraite du retable accroché derrière le bureau d'accueil, les éléments profanes contaminent le sacré et essaient comme autant d'indices annonçant la cohabitation polyphonique d'Une fenêtre contre le temps. Saturée de lignes et de couleurs, l'image nous accueille dans une forme d'excès visuel. Au hiératisme du verre et du plomb, Thibaut Huchard substitue ici la trivialité du feutre pour dessiner un vitrail où s'accumulent des références pseudo-ésotériques.

② & ①⑦ **Tamaris Borrelly**
Nocturnes & Cosmophonie. Dans ses dessins sur papier comme dans l'animation Nocturnes, Tamaris Borelly compose des scènes en métamorphose perpétuelle. Avec Cosmophonie, le dessin propose moins un récit qu'un milieu. Les formes de vie y coexistent dans un même plan, sans qu'un fond vienne simplement accueillir des figures. La cosmophonie – apparition d'un monde – s'y déploie dans une continuité du vivant qui défait l'idée d'un environnement séparé. Le dessin y prend des allures de scène pastorale, non comme décor, mais comme mode de cohabitation. Entre douceur et trouble, ces mondes tiennent ensemble et se fabriquent l'un l'autre.

③ **Thibaut Huchard**
Le corbeau et les renards de Naples, Le Lion à la Crinière, Le lion du lit de feu. En contrepoint du retable, cette série de petits panneaux ouvre un espace plus calme et presque enfantin. Lions, renards et corbeau y évoluent dans des architectures délicates et des paysages paisibles, entre bestiaire médiéval et conte rêvé. Réalisées à la tempera et à la feuille d'or sur bois, ces peintures malicieuses cultivent une douceur volontaire, comme une suspension au milieu de la tempête.

④ **Boryana Petkova**
Nobody owns my orgasm. Dans cette performance réalisée dans une chambre d'hôtel, Boryana Petkova tente d'écrire le mot CONTROL au moment précis où le corps échappe à toute maîtrise. Prenant l'orgasme auto-provoqué comme espace d'expérience, elle met à l'épreuve la volonté de l'esprit face à l'autonomie du corps. À mesure que le geste s'accomplit, le mot se défait. Ce qui demeure n'est pas l'échec d'une tentative, mais la trace d'une résistance : celle d'un corps qui déborde les injonctions qu'on lui impose. Entre maîtrise et abandon, la performance fait du contrôle un enjeu à la fois intime et politique, révélant ce qui, en chacun·e, demeure irréductiblement indocile.

⑤ **Boryana Petkova**
No witnesses / sans témoins. Boryana Petkova dessine de manière boulimique, presque à l'aveugle. Ses dessins viennent du corps plus que de raison. Artiste, femme, mère, amante, amie, sœur, fille – autant de visages qui, dans la vie quotidienne, ne parviennent pas toujours à coïncider. Le dessin devient alors l'espace où ces fragments peuvent se rejoindre en un seul corps. Une manière de « reprendre ce que le quotidien me retire souvent », confie-t-elle, avant d'ajouter : « je mange la vie et je vomis de l'art ». Entre dessin automatique et journal intime qu'elle ouvre au public, la série sans fin des dessins Sans témoins transforme le geste en réflexe vital : une façon de tenir.

⑥ **Adjï Titus**
Sans titre. Présenté dans le café de l'hôtel, ce journal dessiné que tient à jour l'artiste depuis 2024 rejoue les écrans d'information que l'on trouve habituellement dans les espaces d'accueil. À la place des actualités ou de la météo, il diffuse chaque jour un état sensible du monde, tel qu'il traverse l'artiste. Régulièrement imprimées sous forme de cartes postales, les pages de ce journal quittent l'écran pour circuler dans le lobby et poursuivre leur chemin

avec les visiteur·euses. L'artiste a choisi d'agrandir trois vignettes dans le patio. Parce qu'il arrive parfois que l'on ait envie de retenir le soleil un peu plus longtemps. Sur le rooftop, quelques-uns de ses mots rejoindront le ciel

⑦ **Adjï Titus**
Série de bandes dessinées quotidiennes. Présenté dans le café de l'hôtel, ce journal dessiné que tient à jour l'artiste depuis 2024 rejoue les écrans d'information que l'on trouve habituellement dans les espaces d'accueil. À la place des actualités ou de la météo, il diffuse chaque jour un état sensible du monde, tel qu'il traverse l'artiste. Régulièrement imprimées sous forme de cartes postales, les pages de ce journal quittent l'écran pour circuler dans le lobby et poursuivre leur chemin avec les visiteur·euses. L'artiste a choisi d'agrandir trois vignettes dans le patio. Parce qu'il arrive parfois que l'on ait envie de retenir le soleil un peu plus longtemps. Sur le rooftop, quelques-uns de ses mots rejoindront le ciel.

⑧ **Justine Joly**
Edition 30 pages.

⑨ **Camila Eslava**
ROLLING DRAWING FACTORY. Ils et elles sont vingt-cinq artistes sur ce rouleau. Pendant six mois, à la Drawing Factory, les ateliers se sont ouverts, déplacés, parfois rejoints. La bande de papier de Camila Eslava a circulé. D'un espace à l'autre, sans début ni fin assignés, avec un rythme propre au collectif, elle s'est chargée de gestes ou de présences. Ce rouleau est la trace d'une cohabitation. Une surface de passage où se sont déposées des manières d'habiter un lieu, de travailler à côté, avec ou malgré les autres. C'est une mémoire collective qui persiste et se déplace, prolongeant la résidence dans l'hôtel. Activé par le Kamiloscope, il se montre derrière la vitrine, tourné vers la rue. Le film fait basculer le regard : ce ne sont plus les passant·es qui observent l'intérieur, mais le dessin qui s'adresse au dehors. Comme une fenêtre inversée, ouverte sur un temps partagé.

⑩ **Marguerite Canguilhem**
À rebours du reste de sa pratique, l'artiste aborde la céramique comme un espace de fixation. Façonner ces objets lui permet de donner forme à un souvenir, une anecdote ou une idée qu'elle ne veut pas oublier. D'ailleurs, certains motifs extraits de l'édition Rigoletto Streaming – Mr. Big, Rat Park, Survival Town – se prolongent dans ces pièces. Le dessin, libre et spontané, va à l'essentiel. Il devient une manière d'inscrire dans la terre des fragments du quotidien, comme autant de notes dans un carnet. Pensées comme des vaisseaux, ces céramiques portent et accompagnent ce qui s'y dépose.

⑪ **Baptiste Filippi et Loïc Urbaniak**
Un cortège de fourmis portant mille fois leur poids. Baptiste Filippi et Loïc Urbaniak présentent un cortège de fourmis portant jusqu'à mille fois leur poids. Entre les polypockets et la fashion week, sur leur dos défilent tour à tour une banane, un navet, les restes d'un pique-nique. Elles transportent un mélange hétéroclite d'objets trouvés et de formes impossibles : un chewing-gum, les merveilles du monde ou le deuil. Comme un catwalk minuscule, une procession absurde et fragile, où tout peut devenir charge, parure ou vestige.

Merci aux silhouettes.

Merci à Alex, Ange, Camille, Charlie, Claude, Danie, Dominique, Jacquie, Leslie, Lou, Maxence, Morgane, Sam, Sacha, Yannick, Aimée, Anaël et Andrée.

12) **Thibaut Huchard**

Retable. Dans ce retable, Thibaut Huchard convoque les codes de la peinture médiévale pour y faire entrer les tensions du présent. Peint à l'acrylique, rehaussé de feuilles d'or sur bois gravé au laser, l'œuvre mêle scènes de foules, visions d'embrasement, figures sacrées ou d'autorité - des anges ou des flics. Dans ce théâtre du monde, se croisent mémoire des images anciennes et inquiétudes de notre époque.

13) **Antoine Conde**

There are missing pixels, what's happening here. Ce dessin est une couverture, comme une fenêtre ouverte sur un paysage. La lumière y scintille sur les vagues, suinte sur la peau, se reflète sur des perles et brûle la rétine.

Dans le titre se dessine l'idée d'une narration manquante : un espace lacunaire dans la mémoire poétique, quelque chose d'oublié, supprimé ou altéré, devenu irréparable. Cette histoire se raconte dans le bruit des vagues, dans le silence d'une conversation lointaine et dans un regard égaré.

14) **Camila Eslava**

KAMILOSCOPE Le dessin ne s'arrête pas.

Sur de longs rouleaux de papier, Camila Eslava trace des formes continues, sans coupe ni reprise. Actionné à la main ou mécaniquement, le Kamiloscope – dispositif cinématographique interactif que l'artiste développe depuis 2014 – met ces dessins en mouvement. Les images défilent, se transforment, puis disparaissent. Le regard suit, sans jamais pouvoir véritablement s'en saisir. Entre outil et projection, le dispositif ouvre un passage où le dessin devient un flux pour habiter le temps.

15) **Louise Dumas**

J'emporte la vue. J'emporte la vue, Louise Dumas a souhaité, au moment de le quitter, emporter la vue depuis les fenêtres de son atelier de la Drawing Factory. Imprégnée pendant les six mois de résidence de cette vue donnant sur les toits de la BNF site Richelieu, elle a voulu en restituer non pas l'image précise mais plutôt la sensation colorée. L'ocre de la pierre de taille, le gris du zinc et celui de l'ardoise, qu'elle observe depuis son bureau, composent un paysage abstrait lui rappelant étrangement les plages de son enfance sur l'estuaire de la Gironde. Pour prolonger cet agrément, elle décide de déménager les fenêtres de l'atelier au Drawing Lab, permettant au public de profiter au sous-sol de la vue depuis le cinquième étage.

16) **Justine Joly**

Sans titre. Cette œuvre composite appartient à un ensemble de dessins reconstituant chacun les pièces d'une maison. Un espace vide s'ouvre depuis l'encadrement d'une porte. La pièce compose une scène silencieuse réduite à l'essentiel : seuil, cadre, fenêtre sans dehors. Le spectateur demeure dans l'ombre, face à un hors-champ absent, presque théâtral. Ici, le dessin interroge la lisière entre réel et imaginaire mais révèle finalement un espace autre : celui-là même où naissent les images, un lieu intérieur à habiter.

18) **Clara-Louise Hoffsaes Babadjian**

De ce côté-là. Une présence lumineuse dérive circulairement dans un paysage sonore où le son et l'image se perdent dans un même mouvement. Pieuvre ou sapin, cette guirlande multicolore et désenchantée entraîne avec elle un trouble des perceptions, fait de souvenirs ou de mirages à la fois répulsifs et charnels. Entre apparition et disparition, elle nous plonge dans une temporalité évanescence, sans jamais tout à fait se laisser saisir.

19 Clara-Louise Hoffsaes Babadjian
Pris dans un scroll infini, Doggy. est bloqué dans une faille temporelle. Cette forme pathétique et malaxée est piégée dans un mouvement à la mesure de son absurdité. Elle évoque la quantité d'images ingérées et digérées par nos sociétés.

20 Dana Cojbuc
En levko. La série En levko (que l'on pourrait traduire par Carte blanche ou Libre cours) s'inscrit dans la continuité des recherches poétiques et plastiques de Dana Cojbuc autour du blanc. Revêtant une signification profonde pour les Cyclades, le blanc s'impose alors comme un point de départ naturel. Il est la couleur de l'inspiration autant que de son absence, de la page blanche et du silence, mais aussi l'éclat de la lumière qui, dans sa danse, magnifie le panorama grec. Il est le tracé dans le sol des chemins serpentant entre les villages insulaires. Il est ce qui passe et ce qui demeure, un silence traversé de lumière.

21 Louise Dumas
61, Rue de Richelieu. Tel un fragment archéologique, 61, rue de Richelieu est le dernier dessin que Louise Dumas a réalisé lors de sa résidence à la Drawing Factory. Avant son départ et les travaux programmés de transformation de l'immeuble en hôtel, il s'agissait de prélever un morceau du sol pour en conserver la mémoire. Installée sur le palier du cinquième étage, elle dessine sur le motif le terrazzo qui a vu se succéder les différentes vies du bâtiment: immeuble de bureaux du ministère de la Culture, puis résidence d'artistes.

D'un geste patient, l'artiste a déposé la poudre de pastel sur un papier de soie dont la fragilité fait écho à celle du vestige. Ce relevé sensible dialogue avec une pièce sonore composée à partir de bruits de couloir qui ont accompagné l'artiste pendant qu'elle dessinait. Conversations saisies au passage, portes qui s'ouvrent et se referment, éclats de voix, musique s'échappant des ateliers voisins: autant de traces qui témoignent de la communauté temporaire qui animait encore les lieux avant le déménagement.

22 & 23 Marguerite Canguilhem
Wheat fields in Ukraine. À partir d'images de champs de blé en Ukraine collectées sur Wikimedia Commons* (bibliothèque numérique collaborative et gratuite), l'artiste compose une vidéo où se rejouent les variations d'un « paysage » devenu emblème, au point d'en composer le drapeau. Le jaune du blé et le bleu du ciel s'y déclinent, traversés par des altérations, naturelles ou liées à l'activité humaine. Sans montrer frontalement le conflit, l'œuvre en laisse affleurer les effets, à distance. Des silhouettes simples en bois, cheval et vaches, protagonistes attendus des champs ukrainiens, deviennent supports de projection, à la fois figures et écrans. Une manière d'en parler depuis ailleurs, sans s'y soustraire.

* Les liens des images est disponible ici : <https://glittering-starlight-17db13.netlify.app/>

24 Camille Demirian
Avec Cowboyeuses. Camille Demirian propose une utopie féministe. Ce court-métrage réunit les éléments d'un récit spéculatif : une communauté de cowboyeuses, des accessoires empruntés au western, puis l'apparition d'un minéral. Se rejoue alors un chapitre aussi fondateur que violent de l'histoire des États-Unis : la ruée vers l'or. Mais ici, la fiction déplace les lignes. Elle dessine des mondes possibles et pose la question de ce qui pourrait constituer le meilleur d'entre eux. Sans livrer de réponse univoque, le film ouvre vers la nécessité d'approches multiples et critiques.

25 Amélie Barnathan

Unsolemn Rituals. explore la porosité entre intime et collectif à travers la maladie psychogène de masse chez des adolescentes. Inspirée par les figures de la sorcière et de l'hystérie féminine, la fresque met en scène des corps en transformation, traversés par le désir, la peur et la conformité sociale. Le dessin devient l'espace d'un rituel collectif où se rejouent les tensions entre psychisme individuel et expérience commune du corps. Amélie Barnathan y explore l'hystérie comme réponse émotionnelle à la contrainte sociale, mais aussi comme espace alternatif d'expression et d'émancipation féminine.

26 & 27 Merlin Rogeat

Pari Perdu. confronte vainqueur et vaincu, cheval de course et mâtin napolitain. Quatre points de vue mêlés sous la contrainte d'un grand gagnant. Ce dessin est conçu comme une image cosmogonique : celle du tiercé, racontée par les yeux d'un chien qui cherche à savoir pourquoi le cheval porte un dossard, et son maître pas de t-shirt.

Trompe Le Monde. Hugo, garagiste, se lave chaque jour des taches laissées par sa besogne quotidienne à l'aide d'un savon au miel. Un soir, Hugo ne trouve plus son savon. Les images qui suivent cette triste nouvelle dépeignent une quête confuse pour le retrouver. Sur son chemin, il rencontrera des oiseaux aux jambes musclées, des sangliers aux corps humains, un adolescent qui attend son bus... Trompe le monde est une histoire d'errance où chaque page est conçue pour exister sans les précédentes. Il s'agit d'un récit sans reliure, qui s'agence et avance selon les projections de chacun·e.

28 Louise Dumas

Point Laverie, Montreuil. Point Laverie, Montreuil appartient à cette série dans laquelle l'artiste porte un regard attentif aux lieux ordinaires. Par le velouté du pastel, elle révèle la couleur d'un quotidien devenu invisible et donne une dignité nouvelle à des lieux rarement considérés pour leur qualité esthétique.

Les jeux de reflets sur la surface vitrée confèrent à ce lavomatic banal et fonctionnel une dimension presque onirique. Intérieur et extérieur entrent en collusion : le ciel mauve et les deux tours donnent au lieu des airs de science-fiction. Dans cet espace vide, où seule une couette repose dans une machine, émergent alors les récits possibles de ce « lieu commun » - lieu d'attente, de rencontres, où se frottent l'intime et le public.

Piscine Léo Lagrange, Nantes. Piscine Léo Lagrange, Nantes appartient à cette même typologie de « lieux communs ». Il s'agit ici du hall d'entrée de la piscine municipale de Nantes. Un lieu de passage très fréquenté. Le hors-champ, suggéré par l'escalier menant vers les vestiaires et le bassin, ainsi que la profondeur de l'espace rendue par l'allongement des ombres, plongent le regard dans le silence du lieu. Les reflets dorés d'une fin de journée d'été donnent à cet intérieur beige et désuet une forme de quiétude, dans laquelle se mêlent le ciel et les arbres.

29 Antoine Conde

THE FIRST LIGHT FRACTURES. The First Light Fractures inaugure une nouvelle série et marque, pour l'artiste, un retour à la peinture à l'huile, comme un retour à l'origine. En close-up, un visage nous fait face. Son regard fixe l'espace autant que le spectateur. Autour de lui, l'image se fracture. Les étoiles — récurrentes dans le travail de l'artiste — apparaissent comme des pixels lumineux envahissant la rétine. La peinture capture ce moment de saturation où la vision se trouble, où tout vacille, jusqu'à la disparition progressive des contours

30

Camila Eslava

Pain géologique. À tout moment, le Pain géologique de Camila Eslava peut s'inviter à votre table. Inspiré du nerikomi*, ce pain au levain mêle des farines de blé, de seigle et de petit épeautre. Pigmenté au curcuma et au charbon, il révèle, à la découpe, des motifs évoquant des paysages minéraux. Entre art du pain et céramique – deux pratiques liées au feu et à la terre –, il engage un travail à la fois domestique et transformateur. Il met en relation des matières, des gestes et des corps.

Façonné comme une œuvre, il est partagé comme le pain.

* Le nerikomi est une technique de céramique japonaise qui consiste à assembler des argiles de différentes couleurs, un peu comme une pâte marbrée, pour faire apparaître des motifs à l'intérieur de la matière.

31

Adji Titus

Dessin in-situ.



Flashez-moi pour écouter les voix des artistes de l'exposition.